

# NAGE LIBRE

Laure de Rivières

Éditions ThoT  
Nouvelles



Laure de Rivières est née en 1970. Après des études littéraires à la Sorbonne et à New York, elle devient journaliste pour la presse magazine, puis monte une agence de conseil en communication. En quête d'expériences inédites, elle fait plusieurs fois le tour du monde. Elle vit depuis peu à Los Angeles. *Nage libre* est son premier livre.



*Au propriétaire de la 2 CV rouge  
avec qui tout a commencé...*



## NAGE LIBRE

Le coach était passé la chercher le matin aux aurores, le minibus garé en double file en bas de chez elle. La veille, sa mère et elle avaient fini les sacs : la tenue officielle de l'équipe, la tenue pour les entraînements, une robe de soirée, des ballerines, les crèmes pour réparer le corps, d'autres pour le préparer, de l'huile pour le faire briller, les maillots, les serviettes.

— Qu'est-ce qu'il te manque ma chérie ? Tu as pris ta médaille, celle que mamie t'a offerte ? Et ta peluche, prends ta peluche, elle te porte chance.

— T'es dingue maman ! Imagine la tête des copines si elles me voient dormir avec mon doudou. Tu crois toujours que j'ai dix ans, ça me fatigue à la longue.

— Prends-la, mon trésor, tu l'as toujours emportée cette peluche. Pourquoi tu ne la prendrais pas cette fois ?

— Parce que maman, là c'est différent. Très différent.

Sa mère avait pleuré, bouleversée par l'énormité qui arrivait à son enfant, fière mais prise d'une panique qui lui retournait le ventre.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne ? Le coach a dit que les parents de mineurs pouvaient accompagner si on voulait ?

— C'est trop tard, maman, on a dit que j'y allais seule. Tu regarderas la télé. Je t'appellerai juste ensuite.

La nuit avait été courte, son père et sa mère incapables de trouver le sommeil. À 5 h 10, ils étaient déjà levés, et avaient préparé pour leur fille un petit déjeuner gargantuesque. Quand elle apparut à 5 h 30 dans la cuisine, toute gonflée de son sommeil d'enfant, avalant les tartines chaudes avec un sourire satisfait, ils pleurèrent en silence. « Mon bébé... »

Puis tout alla très vite, le coach qui sonne à l'interphone, Flavie qui attrape ses sacs, son père qui l'aide à les descendre, et sa mère incapable de se contenir, qui sanglote en arrachant un dernier baiser à sa fille.

Les deux jours qui précédèrent la compétition, Flavie ne vit rien de très différent de ses autres compétitions. Les entraînements avaient lieu tôt le matin et en fin d'après-midi, afin de libérer le bassin pour les autres équipes. Les repas se prenaient au village olympique, mais les filles de



l'équipe restaient entre elles. Le coach ne les lâchait pas d'une semelle. Le médecin les auscultait après chaque entraînement. Flavie plus particulièrement.

— Tu te sens comment là ? Ne pousse pas trop dans les dix premiers mètres ; tu sais que tu te mets en vitesse de croisière à mi-bassin, et que c'est là où tu prends toute ta puissance ? Ne te laisse pas déconcentrer. Déroule bien, envoie loin devant, respire profondément.

— Je sais ouais, je sais, tu m'as déjà dit tout ça.

— Flavie...

— Mmmm ?

— Flavie, c'est très important ce qu'il va se passer. Tu ne dois pas avoir peur.

— J'ai pas peur, Doc, j'ai pas peur. Je peux y aller maintenant ?

Flavie adorait ces ambiances, loin de chez elle, avec les copines, les nuits dans les hôtels, toutes ensemble, les entraînements dans de nouveaux endroits. À chaque fois, elle avait l'impression de partir en vacances, et au lieu de l'inquiéter, ces compétitions la stimulaient, lui apportaient une bouffée d'oxygène qui la faisait grandir.

La veille du 100 mètres, la tension monta d'un cran. Le coach devint franchement hystérique, cachant mal derrière ses sourires crispés le stress qui le gagnait.

Dernière réunion d'équipe dans le *lounge* de l'hôtel. Elles sont toutes là, attentives. Chez ces jeunes filles de quinze

à vingt-deux ans, on sent la concentration, l'habitude des grands événements, l'envie de gagner. Flavie est au dernier rang. C'est sur elle qu'on compte, mais elle semble être la seule à ne pas s'en rendre compte. Planquée sous la capuche de son sweat-shirt, elle pianote sur son smartphone à la vitesse d'une acharnée. Un selfie, bouche en cœur et « V » de la victoire avec ses doigts, puis « *send* », le SMS part. Elle sait ce qui l'attend demain. Elle est prête. Elle ne veut plus rien entendre. On lui a déjà tout dit. Ce soir, ça ne sert plus à rien.

À vingt-et-une heures, le coach les couche ; un dernier mot à chacune, un baiser, un encouragement. Il arrive dans la chambre que Flavie partage avec Dolorès. Il s'assoit sur le bord de son lit, le visage tendu.

— Tu as tout ce qu'il te faut ?

— C'est bon coach, déstresse, tout roule. Ça va le faire.

— Je sais Flavie, je demande, c'est tout. (Il remonte la couverture jusqu'aux épaules de la petite.) Tu n'as pas pris ta peluche ?

— Ma peluche ? dit-elle en levant un œil gêné. D'où tu connais ma peluche ?

— Je sais tout de toi, cocotte. Je sais que tu crois qu'elle te porte chance. Mais c'est des conneries tout ça, tu le sais non ? C'est entre tes mains. Uniquement. Allez, dors, à demain.

La piscine est noire de monde. Elle est neuve, quelques gradins sont encore sous les plastiques. Flavie sent son cœur

se gonfler, sa poitrine enfler. Ça arrive, elle le sait. Elle s'isole sous son peignoir, textote, encore plus vite.

*C'est à moi dans deux minutes, je vous aime. « Send »*

Le SMS part vers sa maison, vers sa mère tordue d'angoisse devant son poste, son père arpentant leur petit salon de Viroflay, vue sur le chemin de fer.

La voix du coach :

— On y va, c'est à nous.

Le monde s'éteint d'un coup. Flavie n'entend plus rien. Ni la clameur du public quand elle arrive sur le carrelage éclatant du bassin, ni les paroles du coach qui lui presse le bras, ni le médecin qui lui masse une dernière fois les épaules. Elle est en pilote automatique.

Comme une somnambule, elle défait la ceinture de son peignoir, le plie consciencieusement sur le banc, réajuste son bonnet, installe son pince-nez. Son maillot la protège du monde extérieur. Elle est presque nue devant plus d'un milliard de personnes derrière leur écran de télé, mais elle ne sait rien, n'y pense pas, ne voit pas.

Elle sautille, les yeux rivés au sol. Elle souffle. Emplit ses poumons d'air. Monte sur le plongeur. Regard circulaire autour d'elle. C'est maintenant.

Elle positionne ses orteils sur le rebord. Presque prête à basculer. Mains tendues, dos courbé. Rien d'autre n'existe que l'eau chaude qui l'attend. Elle inspire, emplit ses poumons.

Coup de feu.

Prise d'un élan spectaculaire, Flavie plonge vers son destin, et disparaît.

Bruits sous-marins, apnée, fin du monde. Et ressort. Doucement, déploie son bras, goulée d'air. Et replonge. Ses mouvements s'accélèrent à mesure que son rythme cardiaque ralentit. Elle est partie, elle ne pense à rien d'autre qu'à cette eau qui l'enveloppe et son corps qui la porte. Elle est bien, elle est puissante, tout son corps la bascule vers le tréfonds de son âme. Elle s'est perdue en elle-même. Le monde est un bloc de silence, son corps est une machine que rien ne peut arrêter. Elle enchaîne les longueurs. Le tempo de sa respiration la galvanise, l'eau la propulse. Elle a le sentiment de s'être décorporée d'elle-même. Ses bras répondent à une synchronisation évidente, une chorégraphie naturelle qui commande à ses jambes, à ses mains qui creusent l'eau, à son cœur qui bat la cadence. Son corps est tout entier absorbé par cette rythmique silencieuse. Elle nage, plus vite, plus fort. S'enroule sur elle-même dans une pirouette invisible pour aller toucher les bords, rebondir, repartir. Respirer. Pousser l'eau. Vaincre.

Elle touche le vingtième bord. Le dernier.

Fin du parcours.

Elle ferme les yeux.

Elle n'a rien vu de sa propre course. Elle ne sait pas.

Elle enlève son bonnet d'un geste lent, et rouvre les yeux. Revient à la vie, retrouve le monde.

Son coach hurle quelque chose, il pleure, les filles sont tout autour.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous dites ?  
Alors elle entend.

Record absolu. Tu l'as pulvérisé. Championne du monde. Podium. Or.

À Viroflay, la mère de Flavie, le visage inondé de larmes, se lève doucement du fauteuil en velours vert, et regardant son mari droit dans les yeux, pose sur ses genoux la peluche de sa fille :

— Tu vois, j'avais raison.

## LE VIDE

J'étais sortie de là ébouriffée et tremblante, pas certaine de ce qui venait de s'accomplir, pas même certaine de l'avoir vécu. D'un geste brusque, saisie par le froid cinglant, je m'enveloppai dans mon imper, comme si j'avais voulu m'étouffer, me serrer dans quelque chose pour me rappeler à la vie. Serrer, serrer plus fort, sentir que sous la ceinture en coton, il y avait toujours un corps, pas ce trou béant qui m'envahissait.

Je marchai hagarde, silencieuse et comme furieuse dans les rues de Paris. La pluie ne me faisait rien, les gens ne me faisaient rien, rien ne me faisait rien. Il n'y avait que cette douleur qui grondait et qui accompagnait ma colère.

Je crois que je n'ai pas eu de pensée claire, ni pendant, ni après. Mon esprit s'était arrêté d'un coup, bloqué, verrouillé. Un bloc de béton à la place du cerveau. Une porte

blindée. « Oui, je suis prête. Non, ça ne fait pas mal, oui, vous pouvez y aller. Pardon ? Je mets mes pieds où ça ? Là ? C'est froid. »

C'est froid. Voilà ma dernière pensée. Je ne penserai plus jamais. Je ne veux plus rien.

Si, j'aurais voulu ne jamais avoir à faire ça. Mais je ne pouvais pas le garder. Je suis sûre que je ne pouvais pas.

Bloquée comme j'étais, j'ai fini par arriver sans n'avoir rien vu venir. Machinalement, j'attrapai mes clés au fond de mon énorme sac, poussai la porte cochère d'un coup d'épaule, furieuse toujours. Un coup de bip sur l'interphone, le clic métallique de la porte qui s'ouvre. Monter les deux étages, ouvrir, entrer.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée dans le vestibule. Pétrifiée. Un bloc de béton entier cette fois. Immobile, incapable de bouger, et toujours ligotée dans mon imper. Je voyais tout, mais j'étais vide. Ce matin encore, je pensais que me l'enlever me libérerait et nous rendrait notre vie d'avant. Je reconnaissais les meubles, la couleur des murs, la glace. Je jetai un regard circulaire : c'était chez moi ici. Une maison que j'avais choisie, voulue, et aimée. Un nid, un cocon. Je sais qu'un jour j'ai pensé ces phrases. Un jour, j'ai vraiment pensé que cet appartement nous protégerait de tout.

Lentement, les bruits de la maison ont fini par m'atteindre. Les odeurs aussi. Je savais que Thomas était rentré il y a peu, je pouvais sentir la pluie et son parfum mélangés

sur son écharpe posée là. Le pauvre... Je sentais aussi l'odeur des lasagnes qui cuisaient. C'est drôle comme les choses les plus futiles vous frappent en plein visage. « Tu es patraque en ce moment, m'avait dit Thomas le matin, tu es sûre que ça va ? Je te ferai des pâtes ce soir, ça te requinquera. Je rentrerai tôt, on dînera avec les petits, et je m'occuperai de toi. » Ce matin ? Était-ce vraiment ce matin qu'on m'avait creusé le ventre, crevé le cœur ?

Je les entendais à présent, les sons commençaient à me parvenir, diffus, doux. J'entendais sa belle voix grave, presque monocorde, raconter des tas de choses à Clara. J'ai entendu une assiette tomber, et Martin se mettre à pleurer. Ça ne m'a rien fait.

J'ai eu envie de partir tout de suite. Ne pas leur dire, ne rien leur imposer. Ni ma fureur, ni ma tristesse, ni ma douleur. Laisser mon bloc de béton là, et puis m'enfuir. Partir avec ma douleur et mon ventre vide.

Mais je ne bougeai pas. Lentement, je me suis accroupie contre la commode, cachée par les manteaux, et j'ai desserré l'étreinte de ma ceinture. Dans la glace, je me suis aperçue. Alors seulement, j'ai pleuré.